

BT
790
.H45

Hécler

Esquisse
sur la
Régénération

Syst. Wheel.

Book H 35.

University of Chicago Library

GIVEN BY

Exchange Dissertations

Besides the main topic this book also treats of

Subject No.

On page

Subject No.

On page

01/12/90
Hask. I

EXCHANGE THESES

ESQUISSE

SUR

LA RÉGÉNÉRATION

« Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné
son Fils unique afin que quiconque croit
en lui ne périsse point, mais qu'il ait la
vie éternelle. » JEAN, III, 16.

« Il n'y a qu'une manière de connaître la
vérité, c'est d'être dans la vérité. » VINET.

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE DE L'UNIVERSITÉ
DE GENÈVE

PAR

Eugène L. HÉCLER

POUR OBTENIR LE GRADE DE BACHELIER EN THÉOLOGIE



CAHORS

IMPRIMERIE A. COUESLANT, 1, RUE DES CAPUCINS

—
1900

ESQUISSE

SUR

LA RÉGÉNÉRATION

« Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle. » JEAN, III, 16.

« Il n'y a qu'une manière de connaître la vérité, c'est d'être dans la vérité. » VINET.

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE DE L'UNIVERSITÉ
DE GENÈVE

PAR

Eugène L. HÉCLER

II

POUR OBTENIR LE GRADE DE BACHELIER EN THÉOLOGIE



CAHORS

IMPRIMERIE A. COUESLANT, 1, RUE DES CAPUCINS

—
1900

UNIVERSITÉ DE GENÈVE
FACULTÉ DE THÉOLOGIE
BIBLIOTHÈQUE

BT790
H45

La Faculté de théologie, chargée par le règlement de l'Université d'examiner la présente thèse, en autorise l'impression, sans toutefois exprimer par là d'opinion sur les propositions qui y sont énoncées.

Genève, le 22 Mai 1900.

Le Doyen de la Faculté.

D^r E. MONTET, *Prof.*

314592

Obéis pour être libre

TÉMOIGNAGE

55764



AVANT-PROPOS

Avant d'entreprendre l'étude du sujet qui s'est imposé à notre attention, quelques éclaircissements ne sont pas inutiles. Lorsque nous sommes entré à la Faculté de théologie de Genève, la question religieuse ne s'était jamais posée à nous d'une façon bien dramatique : sous l'empire d'un travail intérieur, inconscient alors, et à la suite de quelques douloureuses impressions, nous avons pris la décision d'embrasser la carrière pastorale, mais notre foi reposait à cette époque sur des certitudes plus intellectuelles qu'expérimentales ; aussi, lorsque nous avons vu remettre en question ce qui, pour nous, semblait fermement établi, la lutte intérieure est devenue poignante. — Nous avons perdu le fil conducteur ; nous ne savions plus quel devait être notre point d'appui. — Ces heures de doute furent angoissantes mais bénies, car elles nous amenèrent au point central de la foi : c'est-à-dire qu'elles portèrent nos regards sur notre expérience personnelle. A ce moment, nous avons pris conscience de l'action de Dieu sur notre propre être, et dès lors nous avons trouvé la base nécessaire pour l'édification de notre vie religieuse et morale.

Le christianisme nous est apparu comme étant essentiellement une vie. — Au contact du Christ, que nous avons appris à connaître, nous avons senti notre être spirituel se développer : nous étions entré en possession de la vraie vie.

Il nous a semblé tout naturel de faire de cette expérience le sujet de nos observations, afin d'en avoir une connaissance plus nette, et de nous placer dans les conditions nécessaires pour la développer. C'est dire que ce travail a en toute première ligne un but pratique.

Nous nous efforcerons d'être sincère, aussi peu dogmatique que possible et de nous débarrasser de tout parti pris. Ajoutons encore que nous ne nous faisons aucune illusion sur la valeur psychologique de l'étude qui suivra : le temps fort court dont nous disposons, nos connaissances peu étendues et nos aptitudes ne nous permettent pas d'espérer que notre œuvre sera bien originale, mais nous essayerons de ne rien affirmer en dehors de ce qui pour nous est expérimental ou dans le prolongement normal de cette expérience.

Ce que l'on est en droit de demander à un candidat au saint ministère, c'est de justifier son désir de travailler à l'éducation morale et religieuse de ses frères : puissions-nous arriver à le faire dans les pages qui suivront.

Ferney-Voltaire, 22 Février 1900.

INTRODUCTION

Quelques considérations relatives au but et au plan de ce travail. C'est de la régénération dont nous allons nous occuper : c'est-à-dire de cette vie supérieure que tout homme désire réaliser, cette réforme de son être qu'il se doit à lui-même d'opérer. — Peut-être, objectera-t-on que notre expérience est par trop embryonnaire pour qu'il nous soit permis d'avoir une vue bien nette du phénomène que nous observons, et pour pouvoir éviter d'émettre des affirmations trop précipitées ; sans doute, nous aurons plus tard à modifier nos opinions au fur et à mesure de notre avancement dans la connaissance expérimentale du fait chrétien, cependant nous croyons pouvoir affirmer que nous sommes en possession du fondement de la Vie et de la Vérité, et c'est précisément pour mieux connaître l'une et l'autre, et surtout la première, que déjà maintenant nous éprouvons le besoin de faire cet examen, ayant cette persuasion : c'est qu'il importe avant tout de vivre, puis de connaître.

Nous chercherons tout d'abord, par l'étude de quelques textes, à saisir l'expérience de deux des écrivains du N. T. sur la régénération. Ne pouvant étendre notre étude, comme il conviendrait de le faire, à tous les écrivains sacrés, nous avons choisi l'Evangile de Jean, ou plutôt le fragment de cet écrit qui traite de la naissance d'en-Haut. Nous porterons aussi notre attention sur quelques passages des épîtres pauliniennes.

Dans cette première partie, nous procéderons donc à une enquête sur les témoignages les plus importants que nous possédons.

Dans une seconde partie, nous essayerons de faire une étude psychologique du phénomène, tel qu'il nous apparaît. Ici, nous utiliserons les lumières que nous fournit le livre de C. Malan, sur la conscience morale¹.

Enfin, dans une troisième partie, nous examinerons la part qui revient à l'homme dans l'œuvre de sa régénération : soit l'attitude qu'il doit réaliser pour recevoir l'action de Dieu.

¹ *La conscience morale*, par C^e Malan, Genève 1886.

CHAPITRE PREMIER

Exégèse de quelques fragments pris dans le IV^e Evangile et dans les épîtres de saint Paul

§ I^{er}. — Questions préliminaires.

Il est nécessaire, avant de commencer l'exégèse à laquelle nous allons nous livrer, de prendre position à l'égard des écrits qui nous fourniront nos documents, car le résultat de notre examen aura une portée tout autre suivant le point de départ que nous adoptons.

Il faut envisager rapidement la question de l'historicité du IV^e évangile.

Les opinions, à ce sujet, sont très variées : les uns n'accordent aucun caractère historique à cet évangile ; d'autres reconnaissent aux faits une réalité qu'ils refusent complètement aux discours ; quelques-uns ne voient qu'un assemblage de traits fictifs servant à exposer une doctrine théologique.

Ces appréciations diverses viennent de la diversité des expériences. Pour nous, nous n'éprouvons aucune difficulté à voir dans le tableau de la vie de Jésus, tracé par Jean, une peinture fidèle et conforme à la vérité historique.

Justifions notre position.

On nous dit : Si Jésus parlait et agissait comme le veulent les synoptiques, il n'a pas pu parler et agir

comme le veut Jean. — Certes les différences entre ces deux écrits sont très grandes; nous nous garderions bien de les oublier. Mais, dans l'histoire, où dans la vie de tous les jours, ne voyons-nous pas sans cesse les mêmes faits appréciés de façons dissemblables par des témoins divers? Les témoignages vont parfois jusqu'à l'opposition. Pourquoi exiger une unité toute spéciale pour des écrits religieux! Au contraire, comme c'est le centre même de la personnalité qui est atteint, c'est-à-dire l'être moral et religieux, nous devrions nous expliquer beaucoup plus facilement la variété des récits. Du reste, il n'y a pas d'opposition fondamentale entre les deux écrits précités, mais une pénétration plus ou moins profonde de la personne de Jésus, du but de sa vie et de son action sur l'homme. Rejeter l'historicité de l'écrit johannique, c'est se heurter à de graves difficultés, comme le montre fort bien Godet dans son commentaire; il y a des impossibilités d'ordre moral et psychologique, vraiment péremptoires. En effet, si Jean, par son écrit, veut rendre un témoignage à Jésus, persuader ses lecteurs de s'attacher à Celui dans lequel il a trouvé le Sauveur, peut-on admettre qu'il se serve de moyens peu justifiables pour atteindre un but si élevé! De plus, ce serait en parfaite contradiction avec le caractère de l'apôtre, tel qu'il se dégage de son œuvre. — On a apporté bien des preuves pour établir l'historicité du IV^e évangile; comme nous ne pouvons les prendre les unes après les autres, nous donnerons un argument dont la portée est, pour nous du moins, incontestable. — Pourquoi tant de chrétiens éminents ont-ils déclaré l'évangile de Jean supérieur aux autres? Pourquoi lui a-t-on fait, à des époques diverses, comme une place d'honneur? Pourquoi est-il la nourriture de tant d'âmes pieuses? N'est-ce pas parce que ces âmes retrouvent dans la peinture de l'apôtre, l'image fidèle du Christ de leur expérience, de

ce Jésus vivant, agissant et exerçant sur elles une action régénératrice. C'est ce que Godet exprime, lorsqu'il écrit « que ces pages sans pareilles soient elles-mêmes auprès de nos lecteurs, leur meilleure défense ». Le Christ de Jean, c'est le Sauveur; c'est le Christ de l'*expérience chrétienne*.

Cet argument vaudra seulement pour ceux qui auront ressenti profondément l'influence du Christ glorifié. Nous n'avons aucune peine à accepter ce qui correspond à nos certitudes intimes, ce qui est dans le prolongement direct de nos expériences.

Comme nous avons surtout à nous occuper de l'entretien du Maître avec Nicodème, la question qui se pose est la suivante: les paroles de Jésus sont-elles rapportées littéralement?

Cela est insoutenable; mais elles sont certainement rendues fidèlement. — Le témoignage de Jean est loin d'être simple, bien des éléments se mêlent et se confondent: la personnalité de Jésus nous apparaît au travers de son expérience. Ce n'est pas le langage littéral de Jésus que nous possédons; mais ses paroles reproduites par l'apôtre, qui les a interprétées à la lumière de l'action qu'elles ont exercée sur son être intérieur. Le récit de Jean a donc une valeur double pour remonter jusqu'au Christ lui-même, qui nous est rendu bien plus compréhensible, puisque nous discernons en même temps, et son enseignement, et l'action qu'il a produite sur ses auditeurs.

Lorsque nous interprétons l'entretien sur la régénération, non seulement nous avons la conviction de posséder, fidèlement traduite, la pensée de Jésus, mais encore l'expérience de l'apôtre sur le sujet qui nous occupe. — Cela explique et justifie notre choix.

Nous ne nous en tiendrons pas au IV^e évangile, mais nous interrogerons aussi saint Paul. Pour cela, nous examinerons quelques passages de ses écrits où il est

question de l'action régénératrice exercée par le Christ sur l'homme; nous chercherons à dégager les traits fondamentaux de cette autre expérience.

Tel est notre point de départ et le plan de la première partie de ce travail.

**§ II. — La pensée de Jésus sur la régénération,
selon l'apôtre Jean.**

Nous avons à examiner en premier lieu le fragment du IV^e évangile : chap. III, vers. 1-21. La vérité historique de cet entretien, dont nous ne possédons certainement que le sommaire, peut résulter, comme le montre fort bien Godet, de l'adaptation parfaite du récit à la situation dépeinte : c'est un tout bien homogène.

Dans ce morceau, nous voyons Jésus prendre position et caractériser l'œuvre qu'Il est venu accomplir.

Abordons l'interprétation de ce discours, laissant de côté tout ce qui ne nous intéresse pas directement.

V. 1-2. — « Il y avait un homme d'entre les Pharisiens, nommé Nicodème, un des chefs des Juifs; celui-ci vint vers lui de nuit ¹ et lui dit : Maître, nous savons que tu es un docteur venu de Dieu; car personne ne peut faire ces signes que tu fais, si Dieu n'est avec lui. »

Nicodème est une âme droite; il a probablement cherché son salut dans l'observance stricte des commandements de Dieu, et cependant il n'a point encore trouvé de satisfaction complète. Ayant entendu parler de ce Jésus, dont l'action commence à s'exercer sur son milieu, il fait une démarche auprès du jeune novateur afin d'apprendre, de sa bouche, la Vérité, si elle est réellement en sa possession. — Tu es un docteur venu de Dieu : c'est-à-dire les miracles qui accompagnent sa parole nous montrent que tu es venu de la part de Dieu. Jésus interrompt son interlocuteur, vou-

¹ De nuit. On a souvent beaucoup insisté sur ce moment, choisi par Nicodème, pour s'entretenir avec Jésus, faisant ressortir le peu de courage de ce personnage. Ce Pharisien n'en demeure pas moins, pour nous, fort sympathique. Nous admirons ce noble vieillard faisant une démarche auprès de cet homme, si jeune encore, qu'était le Messie.

lant écarter toute question qui n'est pas capitale dans l'entretien.

V. 3. — « Jésus répondit et lui dit : Je te l'affirme, si quelqu'un ne naît d'en-Haut, il ne peut voir le royaume de Dieu. »

Nicodème, fidèle à la conception juive, voit dans l'avènement du royaume de Dieu une rénovation sociale ; peut-être croit-il aussi qu'il s'agit de produire le plus de fruits possible, pour entrer en possession du royaume ; Jésus renverse toutes ses notions. Il faut, dit-il, naître d'en-Haut. Pour Godet, *ἄνωθεν* signifie : de nouveau 1° parce que ce mot, pris dans ce sens, explique la réponse de Nicodème ; 2° parce qu'il est placé après *γεννηθῆναι*. Les deux sens sont contenus dans ce terme ; l'un n'exclut pas l'autre. Jésus indique, par ce simple mot, le fait et la cause. Il faut un commencement entièrement nouveau, c'est le fait ; en outre, la force nécessaire pour produire ce changement n'appartient pas à l'homme, il ne la trouve pas dans son domaine, mais elle lui vient d'en-Haut, de Dieu lui-même, c'est la cause. Nicodème n'a saisi que le premier de ces sens, celui qui est le plus à sa portée. Nous préférons la traduction que nous avons donnée, pensant, avec Astier, qu'elle correspond beaucoup mieux à la pensée générale de l'entretien et qu'elle en souligne la plus haute signification.

V. 4. — « Nicodème lui dit : Comment un homme peut-il naître, quand il est vieux ? Il ne peut pourtant pas rentrer dans le sein de sa mère et naître une seconde fois ? »

Bien des interprètes, trouvant cette réponse absurde, voient là une preuve du caractère fictif de cet entretien. Pour nous, cette répartie, dans la bouche de Nicodème, est ironique ; son sens ne peut être pris à la lettre. La parole de Jésus contredit tellement les notions habituelles du Pharisien, qu'il en conclut à une impossibilité

aussi notoire que celle de naître physiquement une seconde fois ; il veut amener le Maître à s'expliquer plus clairement.

V. 5. — « Jésus répondit : Je te l'affirme, si quelqu'un ne naît d'eau et d'Esprit, il ne peut entrer dans le royaume des Cieux »

Voilà qui est plus clair. Les deux phases du phénomène sont indiquées par ces deux mots : l'eau et l'Esprit.

Naître d'eau, cela devait immédiatement porter l'attention de Nicodème sur le baptême de Jean. Le Baptiste réclamait la repentance, dans sa prédication ; peut-être ne donnait-il pas à son baptême le sens profond que le Christ lui attribue, mais il insistait sur le sentiment du péché, sur l'humilité.

La part de l'homme est donc une attitude négative ; il doit sentir profondément sa corruption totale, il doit contempler sa nature entièrement viciée ; il doit faire cette expérience : c'est que ses efforts sont impuissants à produire un changement dans son être ; il faut qu'il *naisse d'eau*, c'est-à-dire qu'il reçoive ce baptême de Jean, symbole de la repentance ! Après cela, lorsqu'il a réalisé cette attitude morale, l'homme reçoit le don de l'Esprit, qui fait de lui une créature nouvelle. Cet Esprit, c'est la force que lui communique Dieu, par Christ, pour procéder à l'édification de son être spirituel ; c'est la partie positive de la régénération, dirigée par Dieu, ne revenant qu'à son action.

V. 6. — « Ce qui est né de la chair est chair, et ce qui est né de l'Esprit est esprit ».

Ici, Jésus signale à son interlocuteur l'impossibilité où se trouve l'homme de rompre avec sa nature viciée. — Il est une théorie bien vieille, que l'on appelle la théorie de la chute, soutenue déjà par l'écrivain sacré

dans l'A. T., qui fait, de nos jours, sourire bien des théologiens et semble cependant correspondre à la réalité. Comme elle explique bien la rupture qui s'est produite dans la personne humaine, ce déplacement du centre de l'individu, d'où est née cette opposition irréductible entre la chair et l'esprit, ce qui dans l'état naturel devait être dans une relation de subordination, et non d'opposition.

Ce qui est né de la chair est chair. Par suite de la transmission par hérédité de l'état charnel, il est impossible à l'homme, livré à ses seules forces, de rompre la chaîne ; il faut une intervention, c'est celle de l'Esprit. Grâce à elle, une nature entièrement nouvelle va se développer, c'est la nature spirituelle, opposée à la nature charnelle.

Le neutre τό γεγεννημένον indique une part de la nature humaine complète.

V. 7 et 8. — « Ne t'étonne pas de ce que je t'ai dit : il faut que vous naissiez d'en-Haut. Le vent souffle où il veut, et tu en entends le bruit ; mais tu ne sais pas d'où il vient et où il va. Il en est ainsi de tout homme qui est né de l'Esprit ».

Jésus donne un exemple à Nicodème. Remarquons à cette occasion l'admirable pédagogie du Maître ; en observateur attentif et toujours en éveil, il trouve immédiatement une analogie pour mieux faire saisir sa pensée. De même que la réalité du vent se constate par ses effets, le bruit qu'il produit, de même pour la nouvelle naissance. L'homme extérieur ne change pas, mais il ne s'en est pas moins fait une transformation intérieure radicale qui se laisse constater par les actes, les pensées, les sentiments de l'individu. Evidemment ce spiritualisme devait paraître étrange à ce juif, habitué à concrétiser, à matérialiser tout ce qui appartient au monde divin.

Il est impossible de se rendre compte exactement

du point de départ de cette œuvre régénératrice, pas plus que de son point d'arrivée ; l'âme humaine ne sait qu'une chose, c'est qu'une transformation complète s'est effectuée en elle, et que par ce changement, qui échappe à toute observation sensible, elle est entrée dans sa destination véritable, elle possède la vie éternelle, elle appartient au royaume des Cieux. Rien n'est apparu et cependant tout s'est accompli.

V. 9. — « Nicodème répondit et lui dit : Comment ces choses peuvent-elles se faire ? »

Tout ce que Jésus vient de dire est tellement étranger aux conceptions de Nicodème, qu'il n'a pas encore saisi et demande de nouveaux éclaircissements.

V. 10. — « Jésus répondit et lui dit : Tu es le docteur d'Israël, et tu ne connais pas ces choses ? »

Cette question ironique à l'adresse d'un vieillard nous paraîtrait déplacée dans la bouche du Maître, si elle n'avait pas été prononcée avec le ton sérieux et de profonde affection qu'employait Jésus. Avec quelle douleur il faisait cette constatation ! Comment, toi, le représentant du doctorat israélite, toi qui as la sainte mission de travailler à l'éducation morale et religieuse de ton peuple, tu ne connais pas le fait qui est à la base de tout développement religieux véritable ! Quelle actualité dans ce reproche. Jésus va lui opposer son témoignage reposant sur son expérience personnelle de la Vérité.

V. 11-13. — « Je te l'affirme, nous disons ce que nous savons et nous rendons témoignage de ce que nous avons vu, et vous ne recevez pas notre témoignage. 12. Si je vous ai dit les choses terrestres, et que vous ne croyiez pas, comment croirez-vous si je vous dis les choses célestes ? 13. Et personne n'est monté au Ciel, si ce n'est celui qui est descendu du Ciel, le Fils de l'homme qui est dans le Ciel ».

Le ton du Christ prend ici un accent d'autorité ; se confiant dans l'expérience qu'il a de sa relation intime avec son Père céleste, il attire l'attention de Nicodème sur sa personne ; il réclame la confiance, la foi en sa parole. Jésus arrive à la partie décisive de l'entretien ; il se propose à son interlocuteur comme objet de foi. Jusqu'à ce moment, le fait de régénération a été envisagé dans sa généralité, maintenant la question se précise, c'est le moyen qui est mis en lumière.

V. 14 et 15. — « Et comme Moïse éleva le serpent dans le désert, c'est ainsi qu'il faut que le Fils de l'homme soit élevé, afin que quiconque croit en lui ait la vie éternelle ».

Voulant faire comprendre le rôle de sa personne, comme moyen d'entrer dans le royaume de Dieu, Jésus prend un exemple familier à Nicodème. Dans le fait raconté dans l'A. T., le moyen n'agissait qu'en vertu d'un acte moral individuel, un acte de confiance absolue ; il en est de même pour le salut de l'âme : la décision, par laquelle l'être s'attache à Jésus-Christ, l'homme saint, descendu dans les rangs d'une humanité pervertie, qui s'est identifié à elle par sa sympathie et a supporté sur la Croix le châtiment dû à sa faute, cette décision est la condition nécessaire pour entrer dans le royaume ; puis l'attachement à la personne du Christ procure à l'homme une force qui lui permet de rompre avec le mal et de développer toute la puissance spirituelle qui demeure en lui à l'état latent. La Croix, c'est l'exposition du péché anéanti par l'obéissance et le dévouement de Jésus, Fils de Dieu et Fils de l'homme.

V. 16. — « Car Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle ».

Si l'homme possède un moyen de relèvement, s'il peut entrer en possession de la Vie, il le doit à l'amour

divin. Dieu est intervenu dans l'histoire de l'humanité pour révéler aux hommes toute la profondeur de son affection.

L'entretien se poursuit encore jusqu'au verset 21°, mais nous relèverons simplement ce qui pour nous est intéressant. Jésus affirme que son apparition est l'objet d'une sorte de triage, (κρίσις) ; Christ présenté à l'homme doit faire naître en lui une crise dont l'issue sera la vie ou la mort, suivant la décision qui aura été prise. Tel est le véritable jugement du monde, car l'état moral de tout être humain est révélé par son attitude à l'égard du Fils. La foi produit la vie, l'incrédulité entraîne à la mort.

Au verset 21° « Celui qui fait la Vérité vient à la lumière. » Jésus rend un témoignage à Nicodème. L'homme qui recherche la vérité, la sainteté, est amené irrésistiblement à Christ, parce qu'il saisit en Lui, son idéal réalisé et le chemin pour l'atteindre.

Jésus laisse Nicodème sous cette impression : Il a posé une question à sa conscience, à lui de la résoudre.

Avant d'achever ce paragraphe, il nous reste à résumer brièvement les principaux traits que nous retenons de l'examen de ce fragment du IV^e évangile.

La naissance *ἔνωθεν* indique à la fois un commencement entièrement nouveau et un commencement dont la cause première se trouve dans un ordre de choses supérieur à la volonté humaine.

Naître *ἐξ ὕδατος καὶ πνεύματος* semble désigner, dans la pensée de Jésus, les deux phases du phénomène : la repentance, partie négative, condition de la régénération ; l'édification de l'être spirituel par l'Esprit, partie positive.

Au verset 6°, Jésus montre l'impossibilité dans laquelle l'homme se trouve pour rompre avec sa nature corrompue, afin de s'élever à un état supérieur. Il y a une sorte d'opposition entre la chair et l'esprit.

Enfin Jésus affirme être lui-même le moyen de cette nouvelle naissance. Il personnifie cette action venant d'en-Haut, qui, reçue par l'Homme, le transforme et le met en possession de la vie éternelle.

Ajoutons en terminant : ce rôle est revendiqué par Jésus non seulement en cet endroit, mais dans tout l'évangile de Jean, de même que dans nos évangiles synoptiques.

§ III. — L'expérience de l'Apôtre Paul.

Nous portons notre attention sur l'expérience de Saint Paul ; pour cela, comme nous ne pouvons étudier minutieusement chacune de ses épîtres, nous examinerons plusieurs fragments de l'épître aux Romains, dans laquelle l'apôtre s'exprime d'une manière fort explicite sur la régénération. Notre choix vient de ce que nous trouvons dans cette lettre aux Romains une peinture saisissante des expériences faites par Paul ; c'est l'exposé de l'Evangile, tel qu'il l'a ressenti, c'est-à-dire « une puissance de Dieu donnant le salut à quiconque croit ».

Voyons en premier lieu le passage VII, 9-25. L'apôtre décrit l'état douloureux d'un homme dont le désir sincère est d'obéir à la loi de Dieu.

« ⁹ Autrefois je vivais sans loi ; mais le commandement survenant le péché vint à naître, moi je mourus, et le commandement, qui devait me conduire à la vie, se trouve m'avoir conduit à la mort. ¹¹ Car le péché, prenant occasion du commandement, me séduisit et me fit mourir par lui. De telle sorte que la loi est sainte, et le commandement est saint, juste et bon. ¹³ Donc, ce qui est bon serait devenu la cause de ma mort ? Nullement ! Au contraire, c'était le péché, afin qu'il se montrât péché, produisant pour moi la mort par une chose bonne, afin que le péché devint extrêmement coupable, à cause du commandement. ¹⁴ Car nous savons que la loi est d'esprit, mais moi je suis de chair, asservi au péché. ¹⁵ Je ne sais pas ce que je fais, car je ne fais pas ce que je veux ; au contraire, ce que je hais, voilà ce que je fais. ¹⁶ Or, si je fais ce que je ne veux pas, je déclare par cela même que la loi est bonne. ¹⁷ Dans ce cas, ce n'est plus moi qui le fais, mais le péché qui habite en moi. ¹⁸ Car je sais qu'en moi, c'est-à-dire dans ma chair, il n'habite rien de bon. Vouloir le bien en effet, est à ma portée, mais non pas de le faire ; ¹⁹ car je ne fais pas le bien que je veux, mais le mal que je ne veux pas, voilà ce que je fais. ²⁰ Mais si je fais ce que je ne veux pas,

ce n'est plus moi qui l'accomplis, mais c'est le péché qui habite en moi. ²¹ Je trouve donc cette loi : tandis que je veux faire le bien, c'est le mal qui est à ma portée ; ²² car j'adhère avec plaisir à la loi de Dieu, quant à mon être intérieur, mais je vois une autre loi dans mes membres combattant la loi de ma raison et qui m'asservit à la loi du péché qui est dans mes membres. ²⁴ Malheureux homme que je suis ! Qui est-ce qui me délivrera de ce corps de mort ? ²⁵ Grâces soient rendues à Dieu par notre Seigneur Jésus-Christ ! Moi donc, pour une part, je suis soumis à la loi de Dieu, quant à la raison, mais quant à la chair, je le suis à la loi du péché ».

Ce fragment, au premier abord, semble n'avoir de valeur que pour un juif, mais au fond c'est une étude psychologique d'une portée tout à fait générale. Au début, Paul a en vue la loi mosaïque, mais comme on peut le voir à la fin (versets 23 et 25) il identifie « *la loi de Dieu* » à « *la loi de la raison* », ce qui ne peut être que la volonté divine révélée par la conscience. Ce morceau nous intéresse donc au plus haut point.

Pendant une période de son existence, l'Apôtre vivait sans loi ; il n'avait pas encore ressenti les exigences de sa conscience ; il ne connaissait pas encore les souffrances d'une âme honnête aux prises avec le mal qu'elle ne peut anéantir. Tout d'un coup la conscience a parlé, le devoir est apparu aux yeux de Paul qui met tout son cœur, toute sa force, tout l'empportement de sa nature ardente au service de la loi. Mais, douleur ! Ce malaise intérieur au lieu de s'apaiser ne fait que croître. Chacun des commandements divins lui révèle une laideur de sa nature ; à chaque effort, l'idéal semble s'éloigner. Quelle redoutable puissance que le péché ! Il est mort, dit-il ; il est entré dans une existence impossible, désespérante, à laquelle la mort serait préférable. Par quelles expressions l'apôtre dépeint la lutte qui se livre en lui : le tableau est empreint d'un réalisme saisissant. D'une part, il a l'ardent désir de faire le bien, il acquiesce intérieurement aux ordres de la loi ; d'autre part, quand

il veut actualiser sa volonté bonne par des actes bons, la force lui manque, il échoue.

Ce qui est né de la chair est chair, avait dit Jésus à Nicodème ; n'est-ce pas là ce que Paul expérimente. Il trouve dans sa chair une résistance telle, une opposition si forte à son bon vouloir que ses ressources sont impuissantes. Il ne faudrait pas conclure des expressions employées par Paul à son dualisme. Il n'emploie pas un langage scientifique, mais des termes propres à rendre la lutte tragique qui se livre dans sa conscience. Le mot *σὰρξ* s'applique non seulement au mal, mais à l'organisme, à la chair, dont le mal semble avoir fait son siège. Aussi *cette chair* exerce un ascendant très grand sur l'homme dont la volonté voudrait réaliser le bien, sans trouver la force nécessaire pour mettre à exécution son désir. On parle beaucoup aujourd'hui de l'hérédité morale, il nous semble que le terme de *σὰρξ* désigne ce sens. « Je suis de chair, vendu au péché », l'hérédité physique et morale, en moi, est tellement forte que mes efforts pour la vaincre sont impuissants.

Paul parle également de deux lois qui luttent en lui « je vois une autre loi dans mes membres combattant la foi de ma raison » ce sont des forces opposées, deux tendances différentes qui déchirent l'être. Il identifie cette « loi de la raison » à la « loi de Dieu ». En disant « loi de la raison » nous croyons qu'il veut parler de l'acquiescement donné par la conscience à la loi.

A la fin du fragment l'Apôtre distingue nettement entre l'homme intérieur (*ὁ ἐσω ἄνθρωπος*) et la chair ; l'homme intérieur, c'est-à-dire cette partie intime de son être qui aime le bien, le veut et lui est soumis, mais qui trouve à côté d'elle une forte résistance contre laquelle elle se brise. Le centre de l'homme s'est en quelque sorte déplacé, ou dédoublé. Une partie de la volonté adhère au bien, l'autre est en état de révolte.

Le désespoir de Paul éclate dans ce cri déchirant

« qui est-ce qui me délivrera de ce corps de mort ? » Mais aussitôt ce désespoir fait place à une joie immense, c'est la paix retrouvée. « Grâces soient rendues à Dieu par notre Seigneur Jésus-Christ ».

Qui n'a connu l'heure sombre traversée par l'Apôtre ? Qui n'a ressenti ce désespoir ? Chacun peut toucher au doigt, en lui, de déchirement de l'être dépeint par saint Paul, et se convaincre, comme lui, de la nécessité d'une régénération dont la force régénératrice n'est pas en l'homme, mais lui est donnée par Dieu, en Christ.

Nous examinerons en second lieu le fragment VI, 3-11 dont l'étude nous fera mieux connaître la pensée de l'Apôtre. Il a trouvé une issue à sa misérable position : c'est l'attachement à la personne du Christ qui lui permet de rompre avec le péché.

VI. — « ³ Ignorez-vous que nous tous, qui avons été baptisés en Jésus-Christ, nous avons été baptisés en sa mort ? ⁴ Par ce baptême en la mort, nous avons donc été ensevelis avec lui, afin que, de même que Christ a été ressuscité des morts par la puissance du Père, de même nous aussi nous marchions dans une nouveauté de vie. ⁵ Car si nous sommes étroitement unis à lui par une mort semblable à la sienne, nous le serons également pour la résurrection, sachant cela, ⁶ que notre vieil homme a été crucifié avec lui, afin que ce corps de péché fût anéanti, pour que nous ne soyons plus les esclaves du péché. ⁷ Car celui qui est mort est affranchi de l'autorité du péché. ⁸ Mais si nous sommes morts avec Christ, nous croyons que nous vivrons aussi avec lui, ⁹ car nous savons que Christ, ressuscité des morts, ne meurt plus ; la mort n'a plus de pouvoir sur lui. ¹⁰ La mort qu'il souffrit, il la souffrit à cause du péché, une fois pour toutes ; revenu à la vie, il vit pour Dieu. ¹¹ Ainsi, vous aussi, considérez-vous comme morts au péché et comme vivant pour Dieu en Jésus-Christ ».

Paul ne donne pas là une simple théorie mystique, c'est l'exposé de son expérience, du changement qui s'est opéré en lui par l'action de Christ.

Le caractère expérimental de ce fragment pourrait

résulter : 1° du but de l'épître, qui nous paraît être celui de décrire les réalités issues de sa foi et d'amener, par son témoignage, les Romains à confesser Christ ; 2° du langage employé par l'auteur, dont la préoccupation n'est pas tant de donner un exposé systématique de sa foi, mais de la communiquer à ses lecteurs, grâce à la chaleur et à la sincérité de ses paroles ; 3° de la vie même de saint Paul, qui nous semble avoir été dominée par des préoccupations plus pratiques que théoriques. Son témoignage consiste non seulement en paroles, mais surtout en actes. Nous possédons une preuve interne suffisante : l'expérience décrite par l'Apôtre trouve un écho en nous. Cette communion avec Christ, dont il parle, nous en avons ressenti quelque chose, c'est un fait qui se produit dans notre vie intérieure et qui se traduit en actes. Non, ce n'est pas une simple illusion, ou une suggestion ! Lorsque nous laissons Christ exercer son influence sur nous, immédiatement nous trouvons la force de nous élever à un état supérieur ; lorsque nous nous éloignons, aussitôt nous redescendons. Christ est bien source de vie.

Le fait d'entrer dans une union intime avec la personne de Jésus, et la vie nouvelle qui est le résultat de cette prise de contact, voilà ce qui est examiné par Paul dans ce fragment. Par les différentes images employées nous voyons que la régénération comprend deux phases. Une vie antérieure qui prend fin, puis le commencement d'une vie nouvelle. D'un côté le Chrétien est mort avec le Christ ; Jésus lui a ouvert le chemin de la repentance, il a reproduit en quelque sorte ce qui s'est passé chez le Sauveur, il s'est condamné lui-même, il est mort ; d'un autre côté il ressuscite avec Jésus, il est animé de son esprit, par lui il obéit de son obéissance, il vit de sa vie, de la vie sainte et éternelle.

Cet attachement à la personne du Vivant, il l'exprime par le terme de *σύμ φυτος*, emprunté au domaine de la

nature, et qui signifie une naissance, une croissance commune, une incorporation. « Le vieil homme » a été crucifié : l'état antérieur est condamné par l'être qui est entraîné dans une voie nouvelle par Jésus ; voie nouvelle où il ne chemine plus seul mais avec le Sauveur qui a transformé sa volonté, laquelle n'est plus assujettie au « corps du péché », c'est-à-dire à la suggestion de la chair, devenue le siège du péché.

Il faut dire encore, avant de laisser ce fragment, que Paul parle de son expérience personnelle, qui nous paraît singulièrement idéalisée, parceque nous ne rencontrons pas souvent des caractères de cette valeur et surtout parceque nous sommes loin de réaliser les faits moraux reproduits par Paul, grâce à son attachement à la personne du Christ.

Chap. VIII, 1-11. — L'Apôtre montre que la rupture avec le mal est opérée par l'Esprit.

VIII. — ¹ Il n'y a donc plus maintenant de condamnation pour ceux qui sont en Jésus-Christ. ² En effet, la loi de l'esprit de vie m'a affranchi, en Jésus-Christ, de la loi du péché et de la mort. ³ Car ce qui avait été impossible à la loi, ce en quoi elle était trop faible par le fait de la chair, Dieu l'a opéré en envoyant son Fils, dans une ressemblance à notre chair de péché, et en vue du péché, et a condamné le péché dans la chair, ⁴ afin que le commandement de la loi fut accompli en nous qui marchons non selon la chair, mais selon l'esprit. ⁵ Car ceux qui sont selon la chair, tendent à ce qui est de la chair ; ceux, au contraire, qui sont selon l'esprit, tendent à ce qui est de l'esprit. ⁶ Or, la tendance de la chair aboutit à la mort, mais la tendance de l'esprit aboutit à la vie et à la paix. ⁷ C'est que la tendance de la chair est inimitié contre Dieu, puisqu'elle ne se soumet pas à la loi de Dieu, car elle ne le peut pas. ⁸ Ceux qui sont dans la chair ne sauraient plaire à Dieu. ⁹ Mais vous, vous n'êtes plus dans la chair, mais dans l'esprit, si tant est que l'esprit de Dieu habite en vous. Celui qui n'a pas l'esprit de Christ ne lui appartient pas. ¹⁰ Or, si Christ est en vous, le corps, il est vrai, est assujetti à la mort, à cause du péché ; mais l'esprit à la vie à cause de la justice.

¹¹ Et si l'esprit de celui qui a ressuscité Jésus des morts habite en vous, lui, qui a ressuscité Jésus-Christ des morts, fera vivre aussi vos corps mortels par son esprit qui habite en vous.

Celui qui entre dans une union personnelle avec Jésus possède une force nouvelle (ὁ νόμος του πνεύματος τῆς ζωῆς) qui l'affranchit d'une autre force malsaine et assujettissante (ὁ νόμος τῆς ἁμαρτίας καὶ τοῦ θανάτου). Les deux membres du verset 2 se correspondent exactement. La puissance du péché détruit peu à peu l'homme intérieur, l'entraîne à un anéantissement complet ; mais, aussitôt qu'il y a contact avec Christ, une puissance plus grande intervient, ruine l'autorité de la première et permet à l'homme intérieur de se développer et de reprendre sa position normale au centre de l'être, qui rayonne tout autour.

V. 3 et 4. — L'origine de cet affranchissement du péché revient à l'amour de Dieu et à la soumission de son Fils. Jésus s'est incarné, il est apparu dans la race humaine, et non seulement il a vaincu le mal par son obéissance parfaite, mais il s'est identifié à ses frères pécheurs, par sympathie ; il a condamné en lui leurs fautes, il a accompli un acte moral d'une valeur telle que tous ceux qui s'unissent à lui bénéficient de son sacrifice.

V. 6. — Encore une comparaison entre la condition de la chair et celle de l'esprit : l'une aboutit à la mort, un état lamentable où l'être spirituel s'étiole et s'éteint ; l'autre aboutit à la vie, un état plein de joie où toutes les puissances supérieures de l'homme se développent. Paul ajoute encore que la paix est retrouvée ; en effet, l'inimitié envers Dieu a disparu, la réconciliation s'est effectuée, et de plus la douloureuse lutte intérieure a cessé, la paix règne dans le cœur de l'homme.

V. 9. — Paul identifie l'esprit, ou la condition

nouvelle de l'homme, à l'esprit de Dieu et ensuite à l'esprit de Christ. Cela veut dire qu'il existe une communion intime entre Dieu et l'homme par Jésus-Christ. La volonté humaine prend sa source en Christ et se soumet entièrement à la volonté divine.

V. 10. — La mort physique est le partage de l'humanité, à cause du péché ; car, la chair étant devenue comme le siège du mal, il faut qu'elle soit détruite pour que l'être atteigne sa stature parfaite. L'esprit, lui, possède la vie parceque la justification est devenue possible si l'on est « en Christ ». Cette justification, devenue possible, a un double sens : d'une part, les fautes passées de l'homme lui sont pardonnées en tant qu'il s'unit à Christ, accepte son sacrifice et meurt avec lui au vieil homme ; d'autre part, il ne fait plus le mal volontairement, car sa volonté a été transformée et grâce à la force que Christ lui communique il échappe de plus en plus à son empire.

V. 11. — Paul termine en affirmant cette espérance au sujet de la reconstitution d'un corps sur lequel le péché n'aura plus de prise.

Nous résumons les principaux résultats de notre enquête.

La régénération, pour Paul, est un commencement nouveau, dont l'origine doit être attribuée à l'amour divin et au dévouement du Christ, et dont le moyen est la communion personnelle intime avec le Christ.

La condition de la nouvelle naissance, c'est l'éveil de la conscience et la souffrance qui en résulte, lorsque l'homme se voit dans l'impossibilité de parvenir à l'état supérieur auquel il se sent appelé ; à ce moment il peut entrer en relation avec Jésus et vivre de sa vie.

Paul a profondément ressenti l'opposition existant entre la chair et l'esprit et l'impuissance de l'homme à s'affranchir de la condition du péché.

Enfin l'Apôtre confirme par son expérience le rôle

revendiqué par Jésus dans la régénération de l'homme.

Ces grandes affirmations, nous les retrouverons facilement dans les autres épîtres de Paul¹.

¹ I^{re} aux Corinthiens : I 18, I 22-23, II 2, VI 11, XV 10, 22, 49 et 50, 54, 58.

II^{re} aux Corinthiens : V 10, 15-21, VII 10, VIII 9

Galates : II 20, III 24-27, V 1, 24 et 25, VI 8, 14 et 15.

Ephésiens : II entier, IV 17-24.

Philippiens : I 21, III 2-14.

Colossiens : I 12-20, 28, II 6-15, III 1-4.

I^{re} aux Thessaloniens : V 10.

I^{re} à Timothée : I 12-17.

II^{re} à Timothée : I 8-14, II 8-13.

Tite III 3-7, etc., etc.

CHAPITRE II

La Régénération. — Essai analytique

§ I^{er}. — Un rapide coup d'œil sur notre expérience personnelle

Comme nous l'avons dit dans l'avant-propos, c'est seulement à un âge, relativement avancé, que nous avons appris à nous connaître, à regarder à notre vie intérieure, en un mot que nous sommes devenu conscient. Certainement, la période parcourue jusqu'au moment de la crise violente n'a pas été entièrement étrangère à tout mouvement de conscience ; bien souvent, au contraire, notre calme était troublé par de vagues inquiétudes, qui devenaient de plus en plus pénibles au fur et à mesure que nous avançons en âge. Nous ne nous sentions pas dans l'ordre ; en effet, sur bien des points un désaccord complet existait entre notre conduite et les enseignements moraux et religieux que nous recevions. Ce que l'on appelle l'instruction religieuse n'ouvrit pas encore complètement nos yeux, parceque le contact avec le Christ n'avait pas eu lieu ; la tragique réalité de cette vie ne nous était point apparue, nous admirions sans comprendre ni *sentir*. Le Christianisme, c'était un ensemble de doctrines qu'il fallait accepter, les yeux résolument fermés, et non pas une vie qu'il faut s'approprier par un effort de volonté.

Cependant un peu de lumière pénétrait dans notre

vie morale : notre force était employée à lutter contre certaines tendances mauvaises de notre être sans que la victoire fût jamais complète, définitive ; alors que nous croyions triompher, tout était de nouveau remis en question.

Le devoir de lutter devenait impérieux ; la voix de la conscience se faisait entendre sans relâche ; les crises se précipitaient. Nous aurions bien aimé réaliser un état supérieur, mais avec quelle force ? Le désir existait, mais non pas le pouvoir réalisateur. Ce cri de saint Paul nous touchait profondément : « Malheureux homme que je suis ? Qui me délivrera de ce corps de mort ? »

Parfois nous tenions le langage suivant : — Pourquoi le Créateur a-t-il destiné la créature à une vie sainte et ne lui a-t-il pas donné le pouvoir d'y parvenir ? Pourquoi ne répond-Il pas aux aspirations de l'homme, à ses désirs profonds, à son besoin de justice, mais reste-t-il sourd à ses prières ? Je suis incapable de réaliser le devoir tel qu'il m'apparaît nettement.

Oh ! quel désir intense nous avions de goûter à l'amour de Dieu ! Parfois nous mettions en doute la justice divine, mais quelque chose protestait au plus intime de notre être. Nous voulions rejeter comme trompeuse la religion chrétienne et cependant nous sentions qu'en elle était la Vérité. Nous avons essayé d'étouffer cette voix, ce sentiment intérieur qui était à l'origine de toutes nos souffrances, et, malgré nous il persistait à s'imposer à notre attention. Il fallait à tout prix sortir de cette angoisse !

Certainement nous entendions parler du Sauveur, mais sans ressentir la réalité de cette affirmation. Le salut apporté par Jésus consistait simplement dans son sacrifice volontaire pour effacer les fautes de l'humanité ; c'était encore un acte de justice, de la part de Dieu, mais non pas d'amour. Nous n'avions pas encore compris que pour bénéficier du grand acte moral de

Jésus il faut **s'unir à Lui**, s'unir au Christ des évangiles, dont l'existence n'a pas pris fin en Golgotha, mais qui **vit actuellement, agit, et sauve** ceux qui s'approchent de lui en leur apportant la paix avec Dieu et en les entraînant dans la vie sainte, que réclame la conscience.

Ce n'est pas seul que nous sommes arrivé là ; tout un ensemble de circonstances a contribué à ce résultat ; c'est particulièrement un cours d'exégèse des synoptiques et l'exposition d'une vie de Jésus qui ont apporté beaucoup de lumière dans notre conscience et nous ont fait prendre un premier contact avec le Christ vivant. Depuis lors nous connaissons « le chemin, la Vérité et la Vie » et nous savons qu'il suffit d'une décision de l'homme pour entrer en possession de cette vie, qu'un *acte de volonté* est seul nécessaire. Christ est le chemin, car, en communion avec Lui, j'avance dans la voie que ma conscience me montre comme la seule voie ; Christ est la Vérité, car mon homme intérieur approuve, se déclare satisfait : j'ai la paix ; Christ est la Vie, car sous son **influence** mon être moral croît, se développe et reprend la place centrale qu'il avait perdue.

Tout homme en présence du Christ, sent qu'il est appelé à l'égaliser ; voilà ce qui explique la sympathie que Jésus fait naître dans les cœurs véritablement humains. C'est la conscience elle-même qui pousse l'homme vers le Christ, en lui montrant son modèle, ce qu'il devrait être ; et au moment où l'homme s'approche, par un effort de volonté, il ressent l'impulsion que communique à son être moral le contact avec le Sauveur. C'est au plus profond de mon être que Jésus agit, mon « *homme intérieur* » est vivifié ; il sort de son existence précaire : je suis régénéré. Désormais l'état de trouble cesse.

L'être, s'unissant à Christ, bénéficie de son sacrifice, le poids énorme de sa faute lui est enlevé, son âme se

sent pénétrée du pardon divin; le déchirement qui existait naguère a pris fin, l'homme est en paix parce qu'il *sent* qu'il est rentré dans la voie normale, il peut s'approcher de Dieu avec confiance et sans aucune crainte. Ce n'est pas tout. En Christ, l'homme a trouvé le Sauveur : la conscience lui disait : « *obéis et tu vivras* » ; or il n'y a pas possibilité d'obéir ; Christ lui est présenté comme source d'obéissance et de vie, source à laquelle il peut puiser librement. En s'unissant au Sauveur l'âme reçoit le baptême d'Esprit.

« *Nul ne vient au Fils si le Père ne l'attire.* » Par la conscience, qui peut être envisagée comme une action de Dieu sur l'homme, je suis conduit peu à peu à Jésus. En effet toutes les crises que nous avons traversées ont contribué à ce rapprochement, et la paix ne nous a été rendue qu'au moment où le rapport s'est effectué. Sans ce travail nous n'aurions jamais pu saisir en Jésus, le Sauveur.

D'autre part « *Nul ne vient au Père que par moi.* » Sans Jésus, le mot de Père, attribué à Dieu, ne serait jamais sorti de nos lèvres, nous n'eussions jamais connu son amour, et peut-être, ce germe de vie, qu'il a vivifié, se serait-il éteint, si notre démoralisation avait persisté.

Jésus est mon berger : sa voix retentit au plus profond de mon âme et l'entraîne ; *Jésus est la porte* : il est mon seul chemin pour parvenir au Père.

Telle est notre expérience.

— Qu'est-ce que la régénération ? C'est la vie sainte et éternelle, réclamée par la conscience, dont l'homme entre en possession en s'unissant à Christ, par une décision de sa volonté.

§ II. — Comparaison des témoignages enregistrés
avec la pensée du Christ.

A) Dans le IV^e évangile la naissance *γεννησεν* nous semblait devoir indiquer un commencement nouveau dont l'origine, la cause, doit remonter jusqu'à Dieu.

L'apôtre Paul souligne ces deux sens : « *Grâces soient rendues à Dieu par notre Seigneur Jésus-Christ* », s'écrie-t-il, pour exprimer sa reconnaissance au Père de l'avoir tiré de l'existence misérable dans laquelle il se débattait sans pouvoir en sortir.

Il montre, d'autre part, par maintes formes de langage, que cette vie est entièrement différente de la précédente : « *Ignorez-vous que nous tous, qui avons été baptisés en Jésus-Christ, nous avons été baptisés en sa mort ?* » « *Notre vieil homme a été crucifié avec lui.* » « *Considérez-vous comme morts au péché et comme vivant pour Dieu en Jésus-Christ.* » « *La tendance de la chair aboutit à la mort, mais la tendance de l'esprit aboutit à la vie* » etc., etc....

Pour nous, nous savons également que c'est à l'amour de Dieu en Christ que nous devons de pouvoir rompre avec l'état antérieur, condamné par notre conscience, et commencer une existence toute nouvelle, dans laquelle nous prenons conscience du développement de notre être spirituel.

B) Naître d'eau et d'Esprit semblait désigner la repentance et l'édification du nouvel homme, par l'Esprit. Nous avons vu combien Paul a le sentiment de sa misère ; d'un autre côté il affirme que la rupture avec le mal, c'est l'Esprit qui l'a opéré. « *La loi de l'esprit de vie m'a affranchi, en Jésus-Christ, de la loi du péché et de la mort.* »

Pour nous aussi, la condition de notre relèvement a

été le vif sentiment de notre culpabilité et de notre misère, et grâce à cette « *loi de l'esprit de vie* », à cette nouvelle force qui nous est communiquée, nous pouvons être plus fidèle au *tu dois*.

C) Dans les divers fragments examinés, la libre décision de l'homme est sous-entendue.

En effet, Jésus n'aurait point pris la peine, ou n'aurait pas eu la cruauté d'exposer à Nicodème le comment de la régénération, s'il avait été impossible à son auditeur de saisir ce moyen de salut. Au contraire, Jésus fait sans cesse appel à la responsabilité, il demande un effort.

De même pour Paul, s'il expose son expérience aux Romains et à beaucoup d'autres, s'il rend un pareil témoignage à l'amour divin, c'est pour inviter l'homme à s'en saisir par un effort suprême de volonté.

Il est impossible de concevoir une telle œuvre, le but de toute existence, s'accomplissant malgré l'homme. Je sais que réaliser le bonheur, posséder la vie, je le puis, si je le veux. Dieu me presse, je dois me mettre dans l'attitude convenable pour recevoir son amour.

D) Dans l'entretien avec Nicodème Jésus se donne lui-même comme moyen pour parvenir à la vie éternelle. « *Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle.* »

Paul déclare « *être en Christ* » « *être justifié par Christ* » « *vivre, c'est Christ.* » Toutes ses épîtres affirment bien haut sa communion avec le Christ, la possession de son être par Christ ; toute sa prédication a comme but : confesser Christ, réclamer l'union avec la personne du Christ. Dans une union personnelle et intime avec Jésus, l'Apôtre a trouvé le moyen de sortir de son angoissante situation et d'atteindre la vie sainte, que tout son être réclamait ; c'est également à cette union qu'il doit de pouvoir progresser de plus en plus.

Aussi, il tient à rendre un témoignage éclatant à son Sauveur, pour mettre à la portée de ses frères l'unique moyen de salut.

Nous-même, en Christ nous avons trouvé le pardon ; par Christ nous pouvons nous approcher de Dieu, à son contact notre être spirituel se développe et grâce à la force qu'Il nous communique nous pouvons lutter victorieusement contre le mal.

E) Paul a retrouvé la paix, non seulement la paix avec Dieu mais la paix intérieure. En effet, cet antagonisme entre la chair et l'esprit, dont l'origine était due à un déplacement du centre de l'homme, cesse, car l'être est revenu à sa destination première ; sa fin n'est plus dans son existence historique, dont le corps charnel est la condition, mais son but c'est la vie éternelle que l'être spirituel garantit. Toute l'activité de l'homme doit converger vers ce centre. La lutte, à la vérité, ne cesse pas, le mal étant pour ainsi dire installé dans la chair, mais en droit la supériorité de l'esprit est reconnue et la chair perdra peu à peu son empire.

§ III. — La révélation de la conscience.

La conscience l'a conduit au Christ,
et le Christ, devenu son maître, a
éclairé sa conscience ¹.

Nous partons de la conscience morale.

Bien souvent nous avons entendu dire : Comment se fier aux révélations de la conscience, il n'y a rien de plus variable ? Ce qu'elle affirme à une certaine époque ou chez tel peuple, elle le nie et le contredit à tel autre moment ou chez telle race. La conscience se modifie avec le degré de civilisation, de culture, les mœurs....

Ceux qui parlent ainsi n'ont pas su distinguer entre l'*autorité* de la conscience et la *voix* que nous lui prêtons. L'autorité, elle, ne varie jamais, elle se fait toujours sentir de la même manière ; ce qui varie c'est le langage attribué à cette autorité. Un exemple fera comprendre ce que nous voulons dire.

Chez nous on a coutume de vénérer les vieillards, de les entourer de respect et de sollicitude, de chercher par tous les moyens à faciliter leur existence, à la prolonger. Au contraire, chez certains peuples encore à l'état sauvage, nous apprenons qu'on a l'habitude de tuer les parents âgés, pour leur éviter les tristesses de l'âge sénile. N'y a-t-il pas là une opposition parfaite ? Dans les procédés employés, certainement, mais non quant au motif initial. Ce qui est à l'origine de ces deux attitudes, c'est un même sentiment, celui d'un devoir à l'égard des vieillards.

L'individu en présence de ses parents âgés se sent une obligation envers eux, il a un devoir à remplir ; ce sentiment est le même dans les deux cas. Nous, dont la conscience est éclairée par le christianisme, nous

¹ E. Naville : *Appréciation philosophique de l'ouvrage de C. Malan : La conscience morale.*

donnons à ce devoir une expression humaine; tandis que cette peuplade, encore en pleine barbarie, traduit ce devoir par un acte barbare, que leur conscience condamnera lorsqu'il y aura eu contact avec des gens plus moraux.

Lorsque j'ai mauvaise conscience, je souffre de mon état de culpabilité, je me sens dans une fausse position, sans savoir encore de quelle transgression particulière il s'agit; j'ai porté atteinte à l'autorité de ma conscience. Il est donc juste de distinguer entre l'autorité et le langage prêté au sentiment d'obligation.

Nous voulons chercher à voir ce que nous révèle la conscience, dans ce qu'elle a de fixe et de général.

Comme César Malan le montre, la conscience morale est une perception, par laquelle nous saisissons en nous un fait, ayant la prétention de diriger toute l'activité de notre vie. Quand ce fait est-il intervenu en moi, cela m'échappe, car lorsque j'en prends conscience il est là, il exerce une sollicitation sur ma volonté qui le subit, sans l'avoir recherché; il impressionne directement le principe même de ma volonté qui va se traduire par des actes réfléchis. Ce fait veut donc présider au développement de ma vie et exige de moi l'obéissance.

Ce n'est pas sans appréhension que je prends conscience de cette action, dont l'autorité est évidente, car je sens qu'il y a là une loi de vie à laquelle il faudra me soumettre, presque malgré moi. « Il semble bien évident que, dans ce qui produit en moi le sentiment d'obligation morale, il y a autre chose au dedans de moi que moi-même; qu'il y a, réellement, au dedans de moi, quelque chose d'antérieur à l'éclosion de mon activité réfléchie; et, de plus, que c'est là quelque chose de si réel, de si réellement objectif à ma liberté personnelle, que ce quelque chose va jusqu'à s'arroger, sur cette liberté, des droits que je ne saurais seulement

mettre en question. » (C. Malan. La conscience morale).

L'autorité dont s'accompagne cette action, sollicitant ma volonté, est toujours aussi absolue, indépendamment de tout ce qui, dans ma vie, est passager, et l'expérience que j'en fais est bien plus certaine que les autres expériences qui me viennent des rapports avec le monde extérieur. En effet, ces dernières sont soumises au bon jeu de mes sens, à leur état momentané et à une foule d'autres causes; tandis que cette autorité s'impose à moi directement, sans aucun intermédiaire et sans mon consentement préalable.

Cette action est évidemment l'action d'une volonté divine, qui a des droits sur ma propre volonté, et cherche à l'entraîner dans une voie, qu'une partie de moi-même approuve et voudrait suivre. Ce fond de mon être, dans lequel je ne puis pénétrer, est resté absolument soumis à l'autorité divine; mais, d'autre part, ma volonté consciente, actualisée, s'est égarée, elle est entrée en révolte ouverte contre l'obligation morale, et lorsque je suis devenu conscient je me trouve en présence d'un fait accompli, celui d'une division dans ma personnalité.

Il y a deux êtres, en moi, dont les tendances sont opposées, et chacun de ces êtres veut avoir la suprématie. Cette lutte terrible, dans laquelle se débat tout homme, nous avons vu combien l'apôtre Paul l'a sentie; il parle de « *l'homme intérieur* » soumis à la loi de Dieu, et de « *l'homme extérieur* » ou terrestre en état de révolte; ailleurs, c'est l'antagonisme entre la chair et l'esprit. L'être normal, celui qui est soumis à l'action de Dieu, l'emportera-t-il? Question de vie ou de mort.

La vie de cet homme intérieur est précaire, cependant il subsiste, soit pour arriver à une existence pleinement consciente, soit pour s'éteindre lentement et entraîner la perte définitive de l'être, dont il résume toute l'espérance de vie éternelle. Tout tort causé à notre être

spirituel ne peut être réparé, ni dans cette existence, ni dans une autre; et, chose triste, sans cesse nous portons atteinte à ce germe spirituel qui est en nous; car les instincts inférieurs sont bien plus à notre portée, par le fait de l'hérédité morale et des habitudes mauvaises, prises la plupart du temps avant l'époque où l'activité devient consciente. « Nous ne sommes pas à même de faire cesser cette lutte de nos deux natures. Tout ce que nous pouvons faire, c'est apprécier ce qui, dans les éléments de ce conflit, constituerait au dedans de nous l'élément central, et persistant de notre vie; c'est en admettre la réalité et la grandeur; c'est en reconnaître les droits. Nous ne saurions aller plus loin..... Il est clair que pour nous, laissés à nous-mêmes, ce conflit demeure sans issue définitive. » C. Malan.

Certainement nous avons la possibilité de nier cet instinct, nous pouvons arriver à l'oublier pendant une période plus ou moins longue, mais tout à coup il revient, plus intense et plus acharné que jamais. Bien des êtres passent toute leur existence dans cet état de trouble; parfois, ils reconnaissent la légitimité de ce *tu dois*, ils luttent avec énergie et persévérance pour lui soumettre leur volonté consciente; à d'autres moments, au contraire, ils s'abandonnent aux sollicitations de la nature animale et s'éloignent de leur idéal. Pour que le conflit cessât, il faudrait que notre volonté consciente se soumit complètement à cette autre partie de notre volonté, subconsciente et qui nous est devenue étrangère; or, c'est demander l'impossible puisque l'opposition est devenue foncière, il faut donc l'intervention d'une autre volonté, supérieure à la nôtre, qui la change complètement.

Lorsque je m'abandonne aux instincts de l'homme charnel, je sens que c'est à moi-même que je fais tort; il y a plus, je me sens dans une attitude de révolte

vis-à-vis de l'Auteur, en moi, de l'obligation morale : je suis pécheur.

Dans le fragment de l'épître aux Romains, chap. vii, Paul parle d'une loi divine, existant au dedans de lui, en lutte avec une autre loi, qui est dans ses membres ; l'apôtre veut évidemment désigner le rapport d'opposition entre la volonté divine et sa volonté consciente.

Si l'homme était resté dans l'état normal, il n'aurait jamais ressenti, de cette façon, l'autorité divine ; il n'aurait distingué aucune différence entre la volonté divine et sa volonté propre, puisque toutes deux se seraient exercées dans la même direction ; c'est seulement au moment où l'homme prend conscience de l'opposition entre elles qu'il ressent l'action de Dieu comme une autorité à laquelle il doit se soumettre.

Saisissons-nous d'emblée, dans notre attitude, une révolte contre Dieu ? Certainement pas. Voici de quelle façon cette marche nous paraît s'effectuer. L'homme commence par sentir un désordre dans ses actes ; il essaye de réprimer ce désordre, car *quelque chose* lui dit que tel est son devoir : il se doit à lui-même d'entrer en lutte avec ce qui blesse sa nature morale. Peu à peu il se rend compte de l'étendue du mal ; il n'a pas à veiller sur une seule tendance mauvaise mais sur son activité tout entière. S'il est énergique, il arrive à vaincre un ou plusieurs penchants, mais jamais la victoire n'est complète, définitive ; la conscience n'est jamais contente, elle devient de plus en plus exigeante. L'homme se convainc facilement que c'est le principe même de sa volonté qu'il faudrait pouvoir changer.

Lorsqu'un médecin se trouve en présence d'un individu couvert de tumeurs, il voit là le témoignage d'un sang corrompu et il s'applique avant tout à régénérer cette nature physique viciée, afin de faire cesser ces désordres extérieurs. De même pour la maladie morale, appelée le péché ; si on s'arrête aux démonstrations

extérieures, c'est-à-dire aux actes, on n'arrivera jamais à une guérison complète; ce qu'il faut, c'est changer la nature tout entière, il faut l'intervention d'une sève nouvelle apportant une nouvelle vie dans l'organisme¹.

Comment ce *quelque chose* en l'homme, en lutte ouverte avec lui, pourrait-il prétendre à exercer des droits sur sa volonté si ce n'est encore lui-même; cette sollicitation lui vient bien d'une partie de sa volonté restée fidèle à la volonté de Dieu. Sa souffrance vient de ce qu'il est divisé.

L'être spirituel est courbé dans une attitude d'adoration devant Dieu, il vit en Dieu, pour Lui et par Lui, sa vie est sainte; l'être charnel s'est laissé entraîner par une autorité ennemie, il vit loin de Dieu, d'une vie anormale et malsaine; il souffre, car la protestation de sa conscience (l'être spirituel) est un vivant reproche.

Pour retrouver la paix, le bonheur, il faudrait réaliser la vie normale ou la vie sainte; il faudrait répondre par l'obéissance à cette sollicitation. Serait-ce perdre sa liberté, l'annihiler? Nullement; c'est la retrouver, c'est la réaliser puisque c'est la délivrer de la puissance mauvaise à laquelle elle est soumise. Celui-là seul qui peut échapper aux suggestions de la chair, par la force que lui communique l'Esprit saint, connaît la véritable liberté.

Or ce que ma conscience exige de moi, cette sainteté qu'elle donne comme but à ma volonté, c'est exactement ce que le Dieu de Jésus-Christ réclame de mes

¹ Ces crises qui secouent l'individu, par intervalle, l'humanité, elle aussi, dans sa collectivité, les traverse. — Une histoire bien faite montrerait, nous le croyons, cette soif de vie supérieure qui dévore l'espèce entière, et les efforts vigoureux tentés pour atteindre l'idéal; puis, d'un autre côté les périodes de découragement, d'affaissement moral, de turpitude et de honte, lorsque la volonté ne peut plus vouloir. Il faut que la race entière soit régénérée dans son centre, comme l'individu, pour arriver à une solution de la question: et cette question est plus angoissante que jamais, car l'instruction se répandant, l'humanité apprendra toujours davantage à se connaître, elle prendra une conscience toujours plus nette de sa destinée, en même temps que sa faiblesse et son impuissance totales lui apparaîtront dans leur triste réalité. Qu'arrivera-t-il, si à ce moment même le moyen de salut lui fait défaut?

efforts; des deux parts le même idéal m'est imposé. Qu'est-ce à dire, sinon que cette sollicitation exercée sur ma volonté consciente, me vient du Dieu auquel la Bible rend témoignage? C'est à Lui que je désobéis, c'est contre Lui que je me révolte quand je m'oppose à son action sur moi.

Et de quels ménagements, de quelle sollicitude, de quelle persévérance ne fait-Il pas preuve? Quel respect de ma liberté! Si ce rapport entre la volonté divine et la mienne n'est pas conscient dès l'origine, c'est afin de ne pas me contraindre, malgré moi, à l'obéissance; ma réponse doit être librement formulée et librement réfléchie.

Livré à mes seules ressources je n'aurais jamais compris mon devoir; mais Dieu a pourvu à mon incapacité! N'ai-je pas, en effet, un document suffisant pour m'instruire, pour me faire comprendre le travail qui s'effectue au plus intime de mon être, et pour m'amener à répondre volontairement à l'appel de Dieu. Le Créateur connaît la misère humaine, il sait que l'homme, en séparant sa volonté de la volonté divine, a transporté le centre de sa vie dans son existence historique; aussi, l'homme ne comprend plus désormais ce lieu de son être, où Dieu agit, demeuré seul capable de vie éternelle, à moins que Dieu ne vienne réparer le désordre, vivifier cet être spirituel par son action, l'homme est incapable de réaliser sa destinée: la vie éternelle.

« Encore à l'heure qu'il est, c'est bien un germe de vie céleste qui est à la racine, chez lui, de ces aspirations grâce auxquelles il sera encore susceptible de « naître de nouveau » et cela de nouveau par l'opération de l'Esprit de Dieu. — De là ce fait que quand, du sein de son égarement il se lève pour retourner vers son Père, c'est qu'il avait commencé par « revenir à lui-même ». C'est à ce germe de vie dans l'homme pécheur et égaré, que rend témoignage la conscience de l'obligation morale. » C. Malan.

L'homme est arrivé à avoir une vision claire de son état : s'il veut vivre, et il se le doit à lui-même, il faut qu'il se rapproche de Dieu dont il est séparé par son péché. Mais comment se rapprocher, ce péché n'est-il pas là comme un obstacle infranchissable ? Le Dieu qui se révèle à lui est moral, peut-il pardonner sans punir ? Alors, à quoi bon cette patience et cette bonté de Dieu, qui éclatent dans cette persistance avec laquelle l'autorité de notre conscience cherche à soumettre notre volonté ? L'impossibilité n'en est que plus évidente et plus terrible !

Quand l'homme est arrivé à un tel état, il a accompli tout ce qui dépend de lui, il s'est placé dans l'attitude convenable pour recevoir la *grâce*, ou le pardon gratuit.

« Pour que notre être lui-même, — c'est-à-dire pour que notre cœur, — entre en rapport avec lui, il faut que nous ayons été de sa part les objets de cette espèce spéciale de bonté qui s'appelle la grâce, ou le pardon par amour. C'est là le rapport qui devra s'être établi, non pas tout d'abord de nous à Dieu, mais avant tout de Dieu à nous. Avant qu'il soit possible de donner notre cœur à Dieu comme à notre Dieu, il faudra que Dieu nous ait fait la grâce de conquérir lui-même notre cœur. » C. Malan.

Cet acte, réclamé par la conscience, a eu lieu ; nous en lisons le récit dans le N. T. ; et ce récit a justement comme intention de rendre témoignage à Dieu, pour son amour, afin d'amener les lecteurs à se mettre au bénéfice du sacrifice de Christ. — Certainement, si nous nous attachons seulement au caractère extérieur de ce fait, si nous ne voyons là que le sublime dévouement d'un enthousiaste, nous ne recevons aucun bien à la lecture de ce récit ; cela prouve simplement que notre développement n'est point encore celui que réclame Jésus pour pouvoir pénétrer dans notre cœur. Si tout notre être, après avoir fait l'expérience de son

indignité et de son impuissance, aspire au pardon, il trouvera dans le fait de Golgotha la réponse à son appel, ou l'union personnelle avec le Père céleste.

Quelle est l'œuvre du Christ sur la croix ? Lui, mon frère, n'ayant jamais séparé sa volonté de la volonté divine, ayant réalisé la vie sainte, qui est la vie humaine, accepte de porter la punition due à mon péché. Par son obéissance et son dévouement il paye ma dette. Aussi, en m'unissant à lui, je me mets au bénéfice de son grand acte moral, j'entre dans une union véritable avec Dieu, je puis le nommer « mon Père ».

Désormais, pour moi, vivre c'est Christ ; l'esprit qui alimente mon être spirituel c'est l'esprit de Christ.

En droit, j'ai rompu avec le péché, puisque je m'identifie à Christ, la sainteté même ; *en fait*, j'échappe de plus en plus aux suggestions malsaines de la chair, car Christ me communique sa force pour vaincre.

La lutte est-elle terminée ? Non ; c'est la véritable lutte qui commence, mais non pas démoralisante comme précédemment, car le succès couronne les efforts.

L'action régénératrice, c'est Jésus-Christ vivifiant en moi ce germe de vie divine, qui s'éteignait ; le germe était là, mais arrêté dans son développement, il fallait une seconde action de Dieu, une fécondation nouvelle pour l'entraîner dans la vie éternelle.

Nous croyons que l'observation du phénomène s'arrête là ; pénétrer plus loin est impossible.

En prenant conscience de la transformation qui s'est opérée en lui, en en touchant du doigt les résultats, l'homme se déclare régénéré. Il a retrouvé l'harmonie intérieure. Le centre de son être, c'est sa volonté effectivement soumise à la volonté divine (volonté subconsciente ou homme intérieur), à laquelle s'est subordonnée sa volonté consciente (homme charnel) ; l'homme est revenu à l'unité.

**§ IV. — Régénération, conversion, sanctification ;
leurs rapports.**

Comme on a pu le voir par ce qui précède, nous entendons par régénération l'édification de l'être spirituel, le développement de la vie éternelle en l'homme, et non simplement le moment où l'homme prend conscience de ce commencement nouveau en lui. Nous avons repris le phénomène depuis ses origines.

Le fait important, n'est-ce pas la régénération ? N'est-ce pas là la plus haute et la plus impérieuse de toutes les aspirations de l'homme ? Ce temps qui lui est accordé, dans cette économie, n'est-il pas destiné à l'accomplissement de cette œuvre ! Certainement, la régénération est le fait chrétien par excellence. Christ ne se propose autre chose que d'apporter la vie éternelle à l'homme, en rétablissant des rapports normaux entre Dieu et sa créature.

La conversion, la sanctification (ou du moins une partie de ce dernier fait) nous semblent concourir à la régénération, en être les conditions ; si dans l'étude précédente, nous n'avons pas établi de séparation, c'est parce que dans notre expérience personnelle ces trois faits sont intimement unis.

A l'examen, cependant, des distinctions sont possibles ; c'est pourquoi nous allons essayer d'établir les relations qui existent entre ces faits, dans l'expérience totale.

A) LA CONVERSION.

La conversion relève de la volonté de l'homme ; c'est une décision, ou une série de décisions qu'il doit prendre pour revenir à sa destination première ; il ramène sa

volonté consciente dans la direction que lui imprime sa volonté sub-consciente, soumise à l'action de Dieu.

La conscience lui a fait voir l'abîme existant entre le droit et le fait, entre ce qu'il devrait être et ce qu'il est ; il souffre de cet état de désordre et cherche à ramener l'harmonie dans son être. Il rentre en lui-même, il s'examine, il constate le trouble ; il revient à *lui-même*, à cette portion de son être encore courbée devant Dieu, et en agissant ainsi, c'est vers son Créateur qu'il retourne. Il a souffert, il souffre, voilà le pourquoi de ce retour ; il s'est séparé de la source de la vie, il doit y revenir s'il ne veut se perdre.

Suivant le tempérament, la nature de l'individu, la décision se prendra dans une crise violente et décisive (saint Paul, Augustin) ; pour d'autres, au contraire, les crises se multiplieront ; il y aura des reculs, puis de nouvelles décisions, jusqu'à ce que la volonté consciente soit entièrement soumise à l'obligation.

Comment expliquer la place unique qu'occupe la conversion dans le christianisme ? Le christianisme seul apprend à l'homme ce qu'est le « *péché* », il lui révèle toute la profondeur de sa misère ; il lui montre qu'il est séparé de Dieu, mais il lui apprend aussi que c'est Dieu lui-même qui lui demande de changer de direction, en mettant à sa portée tout ce dont il a besoin pour effectuer ce changement. Ayant pris connaissance de l'amour divin, l'homme veut lui abandonner complètement la direction de sa volonté. La conversion serait donc, d'après ce qui précède, la part qui revient à l'homme dans la régénération de son être ; la décision à prendre pour que Dieu puisse accomplir son œuvre en lui.

B) LA SANCTIFICATION.

L'individu a décidé de se consacrer à l'Auteur, en lui, de l'obligation, de ne vivre que pour Lui et par Lui ;

désormais tous ses efforts tendent à cette fin ; il se sanctifie, faisant disparaître tout ce qui s'oppose à ce rapprochement. Reprendre peu à peu possession de toute sa personne pour la courber devant Dieu, tel est son but.

Mais dans la sanctification tout revient-il à l'homme, l'être parvient-il à se sanctifier lui-même ? Non.

Toute sa tâche consiste à se placer dans une attitude réceptive, à démolir afin de permettre à Dieu de reconstruire.

C) LA RÉGÉNÉRATION.

Cette reconstruction accomplie par Dieu, en Jésus-Christ, est proprement la régénération. En s'unissant à Christ, le chrétien a reçu de Dieu l'action qui vivifie son homme intérieur, fait cesser son état de trouble, le met en possession de la paix et du bonheur.

Il est né une seconde fois : une partie de son être était encore unie à Dieu, mais environnée d'un milieu défavorable, elle était destinée à s'éteindre, si Dieu, agissant à nouveau, n'était venu répondre au désir de l'homme en fécondant ce germe spirituel dont la vie va désormais se développer par l'action réciproque de Dieu et de l'homme.

Ces trois phénomènes nous les avons enveloppés d'un seul nom : la régénération.

CHAPITRE III

La volonté et la régénération

Nous ne commandons à la nature
humaine qu'en lui obéissant.
Payot.

Bien souvent on a exagéré la souveraineté de Dieu dans l'œuvre de la régénération ; on a voulu faire de l'homme un instrument inerte, passif entre les mains de son Créateur. C'est porter atteinte au caractère moral de Dieu et méconnaître la vérité.

Prenons un exemple, soit saint Augustin.

Était-ce impunément qu'il apprenait à connaître le christianisme ? N'y a-t-il eu jusqu'au moment précis de sa conversion (ou plutôt le moment capital de sa régénération, puisque tout son être fut transformé et qu'une vie nouvelle commença pour lui) qu'un désir ardent de changer de vie, de répondre aux appels de Dieu ? Il y eut davantage ; Augustin modifie sa conduite, lutte contre le mal. Cependant, en dépit de tous ses efforts, il ne peut rompre définitivement avec l'orgueil et la volupté : Dieu intervient alors, et par une action qui échappe à toute observation, dont on ne peut que constater les effets, redresse cette nature viciée et lui rend son développement normal. Il y a eu effort des deux côtés, celui de l'homme a appelé celui de Dieu. Après cette crise, la lutte ne cesse pas, il est vrai, mais elle est moins douloureuse, car les tentations intérieures sont définitivement brisées.

N'oublions donc pas la part qui revient à l'homme dans l'œuvre de sa régénération.

Dès l'origine il était destiné à la vie éternelle, mais le péché est intervenu, en a arrêté le développement, sans cependant la détruire car il reste un germe de vie divine, qui, sous l'action de Dieu peut reprendre son développement interrompu. C'est à ce germe céleste que sont dues toutes les aspirations de l'homme à une existence meilleure ! « Partout et toujours s'impose à la raison de l'homme si rudimentaire qu'elle soit, la conception d'un moi plus parfait que celui que lui représente actuellement sa conscience, et à sa volonté l'obligation d'exprimer par ses libres efforts la plus fidèle image de ce modèle ¹ ».

« Nous admettons, sans pouvoir le démontrer, et uniquement parce que jamais nous n'avons rencontré de cas négatifs, que si l'on demande à un homme quelconque non atteint d'aliénation, s'il préfère la carrière glorieuse d'un Pasteur à celle d'un ivrogne avili, cet homme répondra oui. Evidemment c'est là un postulat, c'est notre postulat. Mais qui le contestera ² ? »

Ce désir d'un état supérieur lui vient d'un sentiment qu'il n'a pas créé mais qui subsiste en lui. L'homme aura donc à revenir à lui-même, et pour cela il devra lutter contre tout ce qui s'oppose à ce retour ; sa volonté sera en jeu, on peut donc parler d'une éducation de la volonté, c'est-à-dire des meilleures conditions dans lesquelles l'homme entreprend la lutte.

Ici, c'est la place de rendre un tribut d'admiration et de reconnaissance à l'œuvre de M. Jules Payot. « L'éducation de la volonté ». C'est l'œuvre d'un véritable stoïcien, dans le sens le plus élevé de ce terme ; elle devrait être le sujet des méditations de tout étudiant. La clarté, la précision, la justesse sont les qualités maîtresses de cet ouvrage. L'auteur a bien senti que la

¹ Carran ; *études sur la théorie de l'évolution*.

² J. Payot ; *éducation de la volonté*.

maladie la plus grave et la plus générale dont on souffre à notre époque c'est le manque de volonté, l'*aboulie*.

C'est à ce vice qu'est dû l'affaissement moral des générations actuelles. Combien cette constatation est navrante ; comment l'homme obéira-t-il à l'obligation morale, si le vouloir lui manque ! Notre but est de courber notre volonté consciente devant l'Auteur de l'obligation, ou, plus justement, d'éloigner tous les obstacles qui s'opposent à la réalisation de ce devoir. Tel est l'idéal suprême de l'homme, pour l'accomplissement duquel il lui faut une volonté forte.

Il semble, après la lecture du volume de M. Payot, que le dernier mot a été dit sur la question ; l'homme doit pouvoir réaliser son idéal, s'il le veut. Je puis arriver à obéir au *tu dois* en tout et partout. Qu'en est-il dans la pratique ? J'arrive à vaincre quelques tendances mauvaises, mais jamais toutes ; jamais je n'ai le repos, la tranquillité, la paix intérieure.

La question revient à celle-ci : peut-on parler de régénération en dehors du christianisme ?

Au sens absolu de ce terme, non ! Le christianisme seul peut révéler à l'homme la corruption totale de sa nature et lui montrer dans cet état mauvais une séparation d'avec Dieu ; seul le christianisme lui fait connaître l'Auteur de l'obligation. Jésus est le complément indispensable de toute conscience ; par Lui seul l'homme peut comprendre sa véritable destination et trouver la force de l'atteindre.

Le livre de M. Payot est excellent, mais il ne nous suffit pas ; nous nous en servons, certes, mais Quelqu'un le complétera. En dehors du christianisme l'homme peut se préparer à la régénération ; il peut avancer dans la phase préparatoire, veillant à ce que la flamme divine, en lui, ne s'éteigne point ; mais il ne parvient pas à se mettre dans l'attitude nécessaire ;

l'homme spirituel ne peut se développer sans l'action fécondante de Dieu, en Christ.

Ces réserves faites, jetons un rapide coup d'œil sur les grandes lignes de cet ouvrage en tirant les conséquences qui importent pour nous.

M. Payot montre le peu d'empire de l'idée sur la volonté, sa force lui vient de son association avec des états affectifs. En effet, nous pouvons adhérer par l'intelligence aux doctrines chrétiennes, saisir assez bien ce qui est réclamé de nous, sans cependant modifier notre activité ; mais si le remords, la mauvaise conscience ou un appel pressant viennent à éveiller des sentiments dans notre cœur, immédiatement nous nous mettons à l'œuvre réformatrice. Le plus souvent aussi, l'émotion passée, ces sentiments éteints, l'idée d'un état supérieur demeure sans force et n'agit plus sur notre volonté.

Au contraire, les états affectifs dominent la volonté, et les plus forts sont ceux qui exercent la plus grande souveraineté. Si l'obligation de conscience exerce une telle autorité c'est qu'elle est un sentiment, d'une essence particulière, à la vérité, mais un *sentiment* qui nous trouble au plus intime de notre être.

Par contre, notre volonté est sans force sur les états affectifs, elle ne peut qu'exercer une certaine action sur le matériel de l'émotion, c'est-à-dire sur les muscles.

Que va faire l'individu ? Lorsqu'apparaît une émotion favorable à la réalisation de son idéal, aussitôt il opère la liaison de l'idée à l'acte par le moyen de cette émotion ; si l'état affectif est contraire, par un effort musculaire puissant, il réprime cette émotion dont la force ne tarde pas à s'émousser.

En agissant ainsi, provoquant les sentiments déjà existants, les maintenant au premier plan de la conscience, appelant à l'aide les autres idées et sentiments favorables, il fixera en habitudes la liaison des idées et

de la conduite. Ajoutez à cela la force puisée dans la réflexion méditative et *la maîtrise de soi* est possible, avec le temps.

Quelle ressource efficace peut procurer la mise en œuvre de toutes ces règles dans la lutte journalière contre le mal ! Profiter de toutes les émotions suscitées par la prière, les lectures, la prédication, les remords pour agir immédiatement et faire passer dans la vie pratique ce que nous approuvons intérieurement. Il n'y a, certes, pas de domaine où les émotions soient plus fréquentes, plus vives et plus profondes que celui qui nous intéresse.

Un chapitre fort juste, de cet ouvrage, est celui qui traite de l'hygiène corporelle¹. On oublie trop, en effet, le rôle de l'organisme physique et l'étroite solidarité qui existe entre les différentes parties de l'être. L'intelligence ne peut s'exercer normalement dans un corps ruiné ; l'être moral s'étiole dans une enveloppe malsaine. Une base de la volonté se trouve dans l'organisme physique qu'il faut surveiller, diriger, développer si l'on veut permettre à l'être de réaliser les efforts nécessaires pour son relèvement.

Ces règles, je dois les utiliser pour faire prendre à ma volonté la bonne direction ; mais tout cela est insuffisant. Ah ! si je ne possédais que ces seuls moyens pour travailler à la régénération de mon être, je ne tarderais pas à m'avouer vaincu. Après avoir détruit tel vice, à force d'attention et de peine, j'en verrais surgir d'autres et d'autres encore. Jamais cette paix que je cherche ne pénétrerait mon âme.

Que faut-il donc ? Il faut que Dieu lui-même vienne mettre fin au conflit qui me mine, qu'Il réponde à mes désirs et à mes efforts par le succès. C'est la force qui

¹ Il est grand temps d'introduire dans nos établissements d'éducation de nouvelles méthodes, afin de développer normalement l'être tout entier par des exercices physiques et intellectuels bien combinés.

vient de l'union avec Christ qu'il me faut à tout prix ; sans cela, tous les efforts de ma volonté sont vains pour réaliser l'idéal qui m'apparaît en Jésus et que ma conscience me montre comme le vrai, celui que *je dois* atteindre.

Le rôle de la volonté est capital, car si elle n'agit pas, la régénération ne peut s'effectuer ; il convient donc d'utiliser toutes les ressources pour la développer ; mais la volonté seule demeure impuissante à réaliser l'idéal imposé par l'obligation. L'homme accomplit l'œuvre de démolition, Dieu est Celui qui édifie.

THÈSES

I

Le rôle revendiqué par le Christ, selon Jean, dans la régénération de l'homme, est celui que l'expérience chrétienne lui attribue.

II

La conformité entre le rôle que l'expérience chrétienne attribue au Christ spirituel et celui que Jésus revendique, selon l'apôtre Jean, est la garantie la plus sûre de la véracité du IV^e évangile.

III

L'entretien avec Nicodème montre que dans la pensée de Jésus l'homme possède, en lui, un germe de vie divine, qui, fécondé par son action atteindra son développement normal.

IV

La préoccupation dominante de Paul, dans l'épître aux Romains, nous apparaît comme étant avant tout celle d'exposer une expérience intime et profonde et non pas d'élaborer une doctrine théologique.

V

Le point de départ de la dogmatique se trouve dans l'expérience. Une dogmatique ne se justifie à nos yeux que dans la mesure où l'expérience dont elle est issue nous est commune.

VI

L'obligation de conscience demande à l'homme de devenir un homme, de réaliser son être.

VII

L'obligation de conscience réclame l'accord de la volonté sub-consciente avec la volonté consciente; c'est là toute l'œuvre de la régénération.

VIII

La régénération, comme le terme l'indique, est une restauration; c'est la vivification d'un germe vital en puissance, en l'homme.

IX

La liberté est réalisée seulement par l'obéissance.

X

La régénération par le Christ peut seule mettre l'homme en possession d'une volonté forte.

XI

Jésus est le complément indispensable de toute conscience droite; une âme honnête marche inévitablement au Christ.

XII

Je suis chrétien parce que le christianisme répond aux aspirations les plus profondes de mon être intérieur.

XIII

Je puis tendre la main de l'association à quiconque fait un effort pour s'élever à un état supérieur; car, en agissant ainsi, cet être se courbe sous l'action du Dieu de la conscience, le Père de tous les hommes.

XIV

Une église devrait se recruter par des adhésions personnelles.

XV

Le christianisme est une consolation.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
Avant-propos.....	5
Introduction.....	7

CHAPITRE PREMIER

<i>Exégèse de quelques fragments pris dans le IV^e évangile et dans les épîtres de saint Paul.....</i>	9
§ I. — Questions préliminaires.....	9
§ II. — La pensée de Jésus sur la régénération, selon Jean.....	13
§ III. — L'expérience de l'apôtre Paul.....	21

CHAPITRE DEUXIÈME

<i>La régénération. — Essai analytique.....</i>	30
§ I. — Un rapide coup d'œil sur notre expérience personnelle.....	30
§ II. — Comparaison des témoignages enregistrés avec la pensée du Christ.....	34
§ III. — La révélation de la conscience.....	37
§ IV. — Régénération; conversion; sanctification; leurs rapports.....	46

CHAPITRE TROISIÈME

<i>La volonté et la régénération.....</i>	49
Thèses.....	55

BT 790 H45	Hecker Esquisse sur la Dégénération. 314592
------------------	--

314592